

Alfred Basbous

et le monde extérieur

Par **VICTOR HAKIM**

Pour rejoindre Alfred Basbous, qui expose à l'« Excelsior », il faut descendre des escaliers de pierre au milieu de parterres fleuris ; dans la piscine, s'ébattent deux jeunes gens, qui côtoient sans sourciller une statue de bois flottante, œuvre inédite d'Alfred, qui a imaginé cette sœur de l'Inconnue de la Seine, initiative qui semble la première du genre.

D'autres sculptures jonchent le gazon ; elles s'étalent sous la protection des arbres et des plantes, les dattiers, palmistes, palmiers, aloès, cactées, lauriers-roses et lisérons.

Alfred est satisfait de voir l'ordonnance des pièces répondre à ses préoccupations les plus secrètes, conquérir l'espace, répondre à l'appel du large.

Il m'intrigue au plus haut point, cet autodidacte parvenu à la maîtrise et que rien ne distingue plus d'un professionnel chevronné ; dans quelle mesure, lui demandé-je, avez-vous subi l'empreinte de votre frère aîné, au point de vous lancer sur ses traces ?

— Le problème n'est pas aussi simple. Pour parler d'une vocation suscitée par l'exemple, il faut remonter aux relations entre mon père et mon frère Michel. Notre père, curé de village, était doté d'une fonction intellectuelle qui l'auroloit ; il devenait, indépendamment de son ministère, calligraphe, dessinateur-peintre et sculpteur sur bois. C'est à son contact qu'est née la vocation de mon aîné. Tandis qu'il servait la messe, son attention était attirée par les formes que prenaient les cierges en fondant ; il les recueillait ensuite pour les pétrir et les soumettre à un modelage d'où il tirait des sculptures.

— Mais il s'est soumis plus tard à des études plus sérieuses ?

— Sans doute, il a étudié à l'Académie Libanaise des Beaux-Arts durant quatre ans. Puis il a passé en France de quatre à cinq ans. Deux ans aux Beaux-Arts. Un an chez Zadkine. Un an tout seul. Le reste de l'histoire intéresse la carrière de Michel.

— Venons-en à vous-même. Inspiré par de tels précédents, quelle a été votre réaction ?

— J'ai commencé, tout bonnement, par aider mon frère dans les travaux pratiques. Cela dura longtemps. De dix à quinze ans... Puis je me suis dit que je pourrais bien essayer moi-même de créer des formes sculpturales. Et pourquoi pas ? Le tout était d'essayer. Je sculptai des formes primitives, des figures allongées.

— Quelle fut la réaction de Michel ?

— Oh ! tout à fait encourageante. Lorsqu'il revenait de la ville, les samedis, pour passer ses week-ends à Rachâna, il me disait : — Alfred, il faut continuer... Un jour que j'avais réuni une petite collection, Michel me dit : — Nous allons essayer de l'organiser une exposition. Et devant mes appréhensions, il ajouta : — N'aie pas peur ! A mon grand ravissement, ma première exposition, chez Alecco Saab, fut décisive. Tout fut vendu.

— Je me souviens de M. Seyrig achetant une pièce qui lui rappelait sans doute les sculptures antiques.

— Oh, il m'en a acheté deux ou trois.

— Et après ?

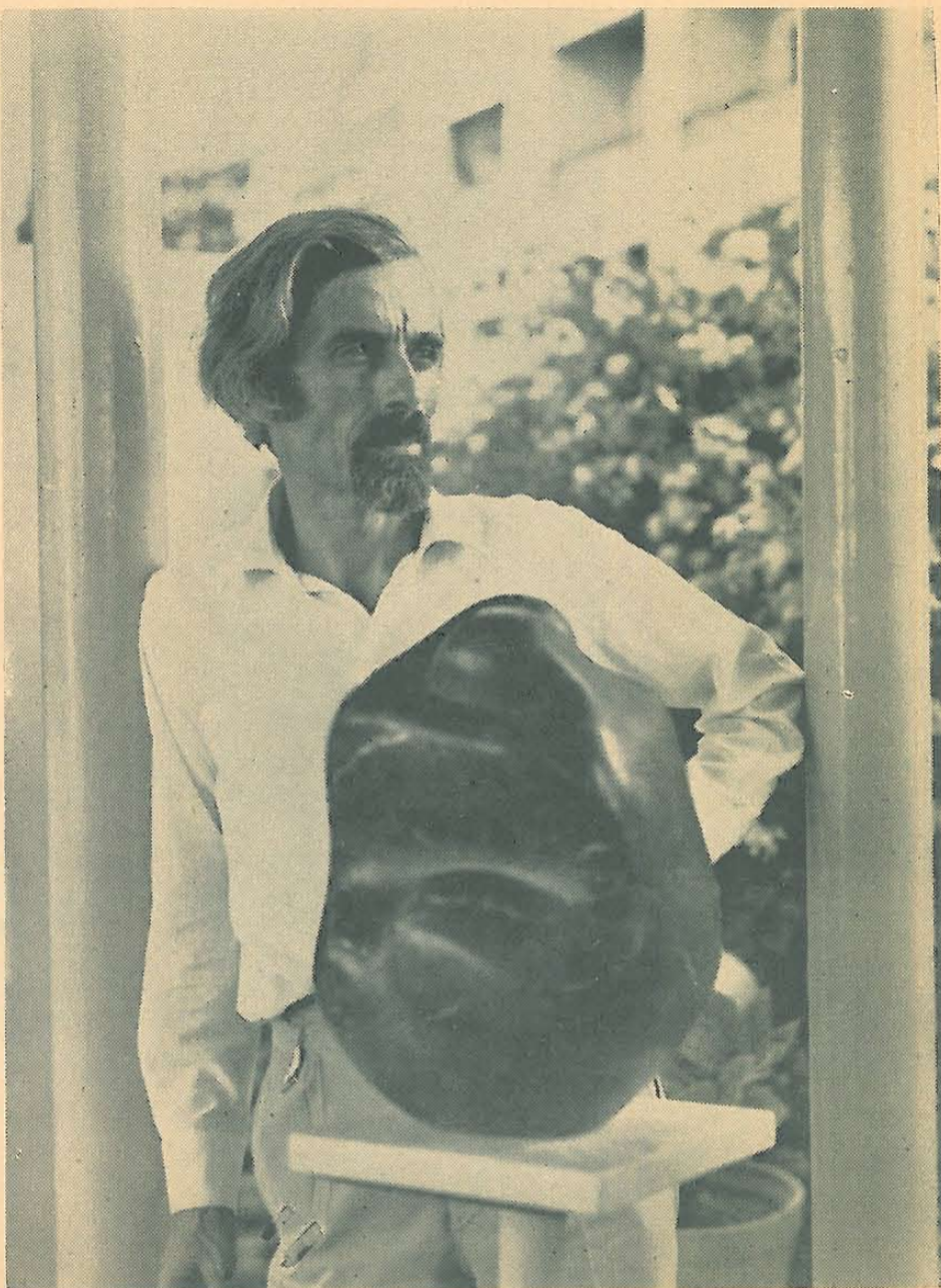
— Je reçus une bourse du Gouvernement français, en même temps que Leyla Baalbaki, le poète Adonis et un jeune musicien arménien. Ce qui me permit de passer sept mois à Paris, à l'École Nationale des Beaux-Arts. Mais comme j'étais déjà formé aux divers travaux usuels, l'on m'affecta directement à l'Atelier Cola-Marini où l'élève s'attaque directement à la matière. C'est déjà une fin de programme et le prodrome de la vie pratique.

— Et avez-vous obtenu quelques succès ?

— Je décrochai un Premier Prix de sculpture. Et même, avec mon frère Michel, je représentai le Liban à la rétrospective de Rodin... C'était en 1961.

— Quels sont vos souvenirs parisiens ?

— Je vous révélerai, plutôt, dans quel état d'esprit j'abordai la capitale française.



Alfred Basbous en « Bon Pasteur » des statues.

Je me disais avec quelque jactance que l'artiste libanais devait être particulièrement doué puisque, privé de tout contact avec la chose artistique dans les débuts de sa vie, il trouvait le moyen d'éprouver une vocation artistique. En France, le moindre garçonnet entend discuter d'une œuvre d'art lorsqu'il visite une exposition en compagnie de sa mère qui lui sert d'initiatrice aux choses de beauté. En ce qui nous concerne, les vestiges de notre passé artistique se trouvent dans les Musées étrangers, et, soit prédisposition spontanée, soit atavisme, nous arrivons à racheter le temps perdu et même à nous placer au niveau des peuples mieux préparés que le nôtre.

— Cette conception des choses vous servait sans doute de soutien à votre enthousiasme professionnel ?

— Il se peut que j'aie été abusé sur l'estimation de mes propres moyens. C'est bien dans le caractère oriental... Les journalistes d'ici m'avaient placé au pinacle, allant jusqu'à me comparer au grand Rodin... Je me suis senti soudain petit, parce qu'il nous manque beaucoup de choses en fait de discipline et d'objective préparation. Mais passons.

— Avez-vous rencontré Zadkine, un des maîtres de votre frère ?

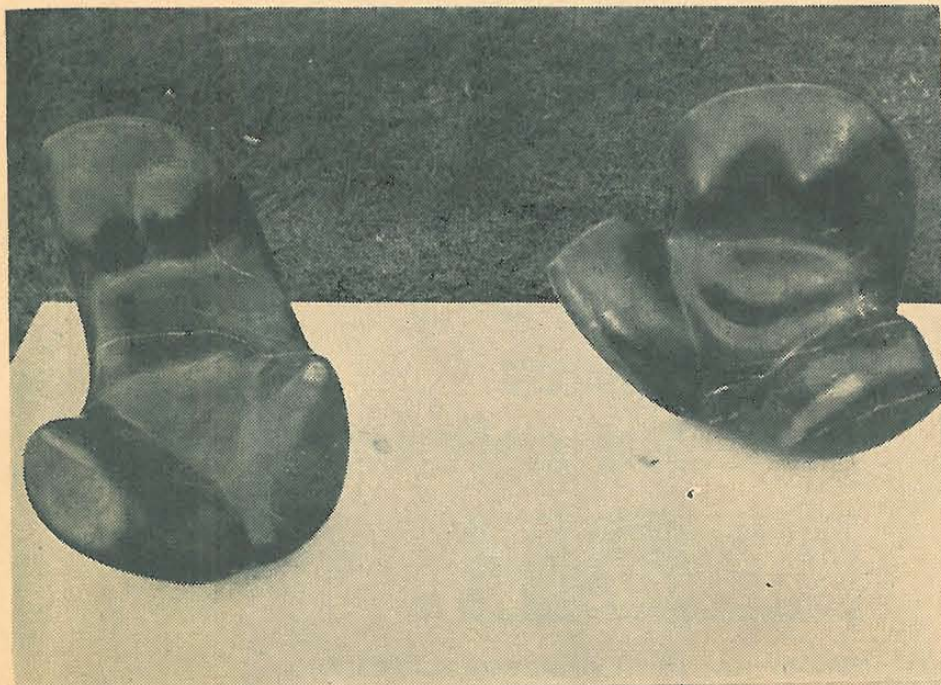
— Je l'ai visité de quatre à cinq fois. Il donnait des réceptions les dimanches, et l'on pouvait rencontrer chez lui des écrivains et des artistes. L'on buvait de la bière et d'autres boissons en devisant sur toutes sortes de sujets, dans le domaine des choses de l'esprit. Eh bien, Zadkine me disait avec conviction : Vous venez apprendre à Paris ce que vous savez déjà ; vous pouvez le conquérir rien qu'en exposant vos tailles directes de la pierre. Des propos analogues étaient tenus par le directeur du Musée d'Art Moderne. « L'homme qui dispose de cette capacité, disait-il, ne doit pas avoir peur ».



Masque antique. Est-ce le dieu Moloch ?



Sculptures sur bois effilées.



Deux femmes étalées. Sont-ce des parturientes ?